

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Petersen, Kirsten Holst (Ed.) *Religion, Development and African Identity*. Uppsala, Scandinavian Institute of African Studies, Coll. « Seminar Proceedings », no 17, 1987, 163 p.

par Bertrand Nézeys

*Études internationales*, vol. 19, n° 4, 1988, p. 757-758.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/702439ar>

DOI: 10.7202/702439ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

L'ouvrage ne se cache pas de présenter une approche engagée, de l'intérieur. La sympathie pour son sujet n'exclut pas l'objectivité mais s'accompagne d'un certain désordre dans la présentation et d'éclairages « préférentiels » sur certains points. C'est vraiment d'une « économie politique » qu'il s'agit. L'analyse pourrait être systématisée de deux points de vue : relier les évolutions observables au Mozambique à des théories générales du développement ; approfondir l'analyse que les pays socialistes européens font de l'« orientation socialiste », éventuellement avec une perspective comparative (ici esquissée uniquement avec l'Angola). On doit rappeler en effet que le Mozambique a été, parmi les cinq pays à orientation socialiste confirmée par le statut d'observateur au Comecon (outre les deux pays lusophones, cette liste comprend l'Afghanistan, l'Éthiopie et le Yémen du Sud), le seul à avoir expressément demandé deux fois depuis 1981 son adhésion à l'organisation économique internationale des pays socialistes. Cette adhésion lui a été refusée en raison de la charge qu'elle eût entraînée pour les pays socialistes « développés ». Une « révision » de la notion même d'orientation socialiste a été opérée par la suite dans la littérature de ces pays.

En tout état de cause, la rareté même des travaux sur le Mozambique (parmi lesquels on peut citer ceux de l'économiste et sociologue britannique Gary Littlejohn, membre de la même équipe) conduit à saluer la parution de cet ouvrage, quelles que soient les réserves mineures que l'on peut faire sur l'approche de l'auteur.

Marie LAVIGNE

*Centre d'Économie internationale  
des pays socialistes, Université de Paris I*

PETERSEN, Kirsten Holst (Ed.) *Religion, Development and African Identity*. Uppsala, Scandinavian Institute of African Studies, Coll. « Seminar Proceedings », n° 17, 1987, 163p.

Ce petit livre est précieux. Issu d'un séminaire de quatre jours organisé à Uppsala par l'Institut Nordique de Recherches Mis-

sionnaires (NIME) et l'Institut Scandinave d'Études Africaines (SIAS), il présente une dizaine de textes parmi lesquels la conclusion-résumé de Terence Ranger n'est pas le moins stimulant. Précieux par la diversité d'inspiration des contributions qui témoigne de ce que les participants ont su pour la plupart contourner l'écueil que pouvait *a priori* constituer le thème à la fois ambitieux et étroit du séminaire : religion, développement et identité africaine. Car c'était évidemment une gageure de parler d'identité africaine, ou autre d'ailleurs, lorsque l'on traite de religions universelles telles que le Christianisme et l'Islam. C'en était une autre, tout aussi importante, que de rapprocher systématiquement la religion et le développement, comme si dans une interprétation figée de la thèse de Weber, le développement pouvait être réduit à sa dimension religieuse.

Emefie Ikenga Metuh, de l'Université de Jos (Nigéria) fait le point des analyses expliquant la conversion des populations africaines. Ce passage des anciennes croyances aux nouvelles est complexe dès que, dépassant les simples manifestations extérieures, pourrait-on dire, on recherche les causes réelles, autres que l'éternel recours au colonialisme, et surtout lorsque l'on s'interroge sur ce qui subsiste des anciennes croyances et comment elles ont disparu ou survécu. D'autant plus que précisément une seule croyance ne s'est pas substituée à la « multitude » du passé. Il y a tout d'abord les deux grandes religions, l'Islam et le Christianisme. De plus chacune d'elles n'est pas strictement monolithique. Si l'une et l'autre ne peuvent reposer que sur de grands dogmes qui doivent être acceptés lors de la conversion, elles présentent une certaine diversité. Ce qui, par exemple, a pu frapper les Africains, c'est précisément dans le christianisme l'existence même de différentes églises adorant le même Dieu. En passant en revue les divers facteurs sociaux, culturels, économiques, politiques censés expliquer la conversion, on est obligé à un moment ou à un autre de réintroduire les facteurs religieux eux-mêmes, ce que l'homme de science répugne à faire, même en matière de religion, car il a l'impression alors que l'objet de sa recherche lui échappe.

Terance Ranger rappelle opportunément dans son intervention que l'identité d'un individu, d'un groupe, d'un pays, d'un continent, à supposer que l'on puisse définir un tel concept, ne se conquiert pas, ne s'est jamais conquis par le repli sur soi, le rejet de toute relation avec les autres et le refus de toute influence externe. Une civilisation, pas plus qu'un individu, n'est un système clos de valeurs et, aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'identité ne se définit que par une évolution. Elle est toujours à conquérir, parce qu'elle ne peut se définir que par rapport au monde qui, lui, évolue. C'est dire que la réalité religieuse africaine d'aujourd'hui ne peut pas être définie comme non-africaine. Elle est africaine car elle est le résultat de conflits inévitables. L'africanité ne réside ni dans la négritude ni seulement, en matière religieuse, dans le développement d'églises dites indépendantes. Le mouvement religieux qui se déroule en Afrique est dans sa diversité, par sa diversité, africain, mais il n'est pas seulement africain. Par là il est simplement humain. Car l'Afrique n'est pas une île isolée au bout du monde. Elle est entrée dans l'histoire et elle n'est pas près d'en sortir. C'est cette façon d'envisager la question qui permet à l'auteur, en abordant le niveau local de développement, de ne pas accepter telles quelles les propositions tiers-mondistes d'un développement strictement replié sur les communautés rurales, tout en demandant que l'État central, qui est une réalité inévitable, aide celles-ci à se développer en ne les abandonnant pas à elles-mêmes, mais sans entraver leurs initiatives par des contrôles tatillons. Proposition de bon sens tant il est vrai que l'État a un rôle à jouer dans le développement, mais qu'il ne peut s'arroger tous les droits au nom du développement ou les abandonner tous aux communautés de base, ce qui d'ailleurs est, dans le monde actuel, parfaitement utopique.

Les autres contributions traitent de questions plus spécifiques mais pas moins intéressantes, telles que les rapports entre la religion et la politique au Zimbabwe, rapports ambigus à plus d'un titre car l'établissement d'un rapport de soumission entre les deux sphères ne peut que pervertir chacune d'elles et réduire

d'autant les libertés effectives dont jouissent les individus. Ce ne sont pas les systèmes qui ont besoin de pluralisme, ce sont les individus eux-mêmes.

Deux contributions centrées davantage sur l'histoire présentent les missions norvégiennes en pays Zoulou dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> et l'influence arabe à Madagascar vue à travers les manuscrits religieux des populations Antaimoro de la Côte Est, influence qui remonterait au X<sup>ème</sup> siècle.

Marja-Liisa Swantz traite de l'identité des femmes africaines dans le développement, indépendamment, d'ailleurs, du mouvement religieux dans lequel, pourtant, elles jouent un rôle non négligeable. Ici, le terme « identité » semble néanmoins particulièrement mal choisi, car se profile derrière lui la volonté éventuelle de renfermer l'individu, ici chaque femme, dans un rôle, certes différent de celui qu'elle remplit actuellement, mais tout aussi restrictif de sa personnalité propre. Le terme identité n'est pas très éloigné de termes tels que « catégorie », « immobilité », « clôture ». Comme le souligne bien T. Ranger dans la conclusion, le régime de l'apartheid est précisément celui qui assigne à chacun une identité dont il ne peut, dont il ne doit pas sortir. « C'est un régime obsédé d'identité. Aussi ne pouvons-nous pas l'accuser de détruire les identités. Ce dont nous pouvons l'accuser c'est d'avoir gelé les identités ».

Or il faut bien noter qu'ici ou là certaines contributions n'échappent pas à cette quête d'une identité stricte définie pour tout un groupe et imposé ensuite à chaque individu. C'est dans cette perspective qu'il faut replacer le mythe de l'unité sociale parfaite dont rêvent certains, désireux de soumettre toute la société à un principe unique, religieux ou autre. Mais il va de soi que cette unité étroite et mythique détruit le pluralisme qui seul garantit à chaque individu l'existence d'un champ dans lequel exercer sa liberté. Ceci est vrai pour l'Afrique comme pour tout autre continent. Un livre à méditer.

Bertrand NÉZEYS

*Université de Paris I*